

tarisé à croire tout ce qu'il veut. Il peut être déiste, matérialiste, communiste, athée. Quel danger pour les enfants qui saisissent ou même devinent si bien les pensées de leurs maîtres, et à qui ces pensées servent, pour le présent et presque toujours pour l'avenir, de direction et de règle ! Ce n'est pas en dire assez. Parmi la nombreuse jeunesse que renferme cette école, savez-vous s'il n'y a pas un enfant né avec des inclinations violentes, cruelles, féroces ? Ces penchants n'auront pas été réprimés par le seul moyen capable d'en corriger la noirceur, d'en contenir l'impétuosité, c'est à dire par la religion et la crainte de Dieu. Je ne le montre pas déjà le fer en main, volant aux crimes et aux plus lamentables forfaits. Et je me contente d'ajouter : Quelle sombre, quelle effrayante perspective pour la société entière !

Jésus-Christ a soumis l'univers : il y a érigé son trône en y plantant sa croix. Que voyons-nous de nos jours ? Des sophistes dont les nombreux ouvrages sont destinés à la jeunesse, veulent le précipiter de ce trône. Conspiration exécrable, à laquelle la France, profondément catholique, est loin de s'unir. Hélas ! on voit des signes de cette ligue insensée jusque dans les livres les plus élémentaires qu'on met forcément dans les mains de l'enfance. Ouvrez-les, ces livres ; quel vide désolant vous y remarquerez d'abord ! On y a effacé la croix de Jésus-Christ ; ni le cœur, ni les yeux de l'enfant n'y trouvent plus des maximes divines tirées de l'Écriture. Et qu'y a-t-on substitué ? Des préceptes sur le soin des animaux, sur l'amendement des guérets, sur les blés, sur les orges et les fourrages, c'est à dire qu'on tient l'enfance attachée (qu'on souffre ce mot) clouée à la terre. Tout pour la cupidité, rien pour la vertu ; tout pour le présent et les jouissances matérielles, rien pour l'avenir, ni pour l'immortel bonheur qu'il nous réserve. C'est ainsi qu'on prépare une génération qui n'aura d'autre passion, d'autre culte que l'amour de l'or et des plaisirs grossiers, et qui se déchirera elle-même dans le choc des prétentions furieuses qui se disputeront ces biens d'un moment.

L'inexécution de la loi sur le repos des jours consacrés à Dieu porte un coup mortel à la foi naissante des enfants. Ils comprennent très bien que du moment qu'on déchire une page de leur catéchisme, on les engage par là même à mépriser tout le reste.

Mais, dira-t-on, le curé de leur village (car je n'envisage en ce moment, que les habitants des champs) les affermera dans le bien. Ressource très souvent impuissante ! Le curé n'a que sa chaire, et on la déserte. L'instituteur, au contraire, à l'école, la place publique, les maisons des particuliers avec qui des besoins communs le lient, surtout ce lieu de réunion où le vin et la joie délassent ces hommes laborieux de la fatigue de leurs travaux. De plus, l'instituteur a fait son cours à l'école normale, et il est greffier de la mairie. D'où il suit qu'il régit presque en souverain, puisqu'il est tout à la fois l'homme d'affaires et l'oracle du village. Qu'on y prenne garde, le peuple possède la force physique qui est le principal et le plus indispensable appui des empires. Les instituteurs, qui sont, dans ce royaume, au nombre de quarante ou cinquante mille, disposent de la plus grande partie du peuple. Notre destinée publique est donc dans leurs mains ; et surtout elle dépend de ceux qui les gouvernent d'une manière absolue, sans partage et sans contrôle. Ceci donne lieu, ce semble, à de sérieuses réflexions.

Je ne dirai pas que les doctrines les plus déplorables, le scepticisme, le panthéisme, le nihilisme, l'antichristianisme, et en particulier des assertions très favorables au suicide (lequel rend maître de la vie d'autrui, et facilite les forfaits les plus énormes), tombent des hauts étages de l'Université dans la région la plus humble de ce grand corps. L'éclectisme, commenté par les passions et rendu populaire, y circule de toute part. N'oublions jamais un mot fameux de M. Jouffroy : Cette doctrine ravage les âmes, à tel point qu'elle n'y laisse rien debout. Là où elle a passé, ne cherchez plus ni vertu, ni vérité, ni dévouement pour ses semblables, ni autre chose que le moi. Oui, elle détruit pièce à pièce tous les soutiens de la société, tous les ressorts qui assurent sa marche régulière, sa stabilité, son existence. Mais je dois m'arrêter ici. J'ajouterai seulement quelques mots qui ne s'adresseront qu'aux pouvoirs subalternes, et non à celui qu'un respect inviolable environne et qui n'a que Dieu seul pour juge.

Puissances de la terre ! vous voulez, surtout dans certains jours solennels, des paroles flatteuses et des hommages. Mais le bruit du marteau sacrilège qui retentit de toutes parts, comme pour étouffer les hommes sur les droits du Ciel et sur la loi du repos sacré, vous empêchera de les entendre. Vous voulez de la sécurité, mais ceux que vous prenez pour vos organes exclusifs se hâtent d'effacer de toutes les âmes, dès leur apparition en ce monde, les principes nés avec nous, qui commandent la vertu, l'humanité, l'horreur des faits ; et n'y laissent qu'un détestable intérêt personnel. Vous voulez de l'affection, mais qui en est plus digne, de vous ou de celui qui nous donne l'air que nous respirons, et dont les bienfaits, partis de tous les points de l'univers, viennent nous chercher, nous entourer, nous presser, nous acabler ? Des hommes qui parlent, disent-ils, en votre nom, au nom de l'État (et personne ne les désavoue de votre part), ces hommes éteignent de tous côtés l'amour du Dieu de nos pères, du vrai Dieu, du bienfaiteur magnifique de ses créatures. Et vous voulez qu'on vous aime, vous voulez qu'on transporte sur vous l'amour dû à l'Auteur de toutes choses, vous prétendez supplanter Dieu ! Mais avant de consommer cette usurpation, défendez donc au soleil et aux autres astres, de laisser lire sur leur front ces paroles répétées avec transport par toute la nature : Aimez celui qui vous a formés, qui vous rendra à jamais heureux. Oui, que la nature entière supprime cet hommage, ou

plutôt qu'elle vous le consacre et vous le renvoie, alors nous avouerons que notre cœur s'égare en montant vers l'Éternel, et qu'il aurait dû voler vers vous qui n'êtes pourtant que des roseaux fragiles, des ombres passagères.

Que tout soit donc remis à sa place, et le Roi de l'éternité et les maîtres de la terre ; Que la foi qui régit si bien leur partage, se ranime non-seulement dans quelques âmes, mais dans tout le corps de la nation. A cela tiennent la sûreté de puissances et le sort tranquille et heureux de leurs inférieurs. Par-là notre France répondra à sa destinée, qui est d'occuper l'un des rangs les plus respectés et les plus illustres parmi les peuples du monde. J'ai l'honneur d'être, etc.

† CLAUD.-HIP., Evêque de Chartres.

Chartres, le 28 avril 1846.

Univers.

On ne saurait trop respecter l'innocence de l'enfant ; médites-tu quelque action dont tu doives rougir, songe à ton fils au berceau. JUVENAL.

Les derniers malheurs de notre ancienne Capitale, ces nouvelles les plus affligeantes, les plus désolantes, qui nous soient jamais parvenues, ont causé Dimanche matin dans notre ville, la plus douloureuse sensation. Elles se répandirent d'un bout à l'autre de la Cité, avec la rapidité de l'éclair et de toutes les bouches s'échappaient des paroles de cuisants regrets, et de tous les yeux des larmes de sympathique douleur.

A part des détails de l'incendie que nous prenons dans le *Journal de Québec*, nous publions une correspondance, d'un jeune monsieur, qui se trouvait dans le théâtre St. Louis, au moment même du sinistre, qui en est sorti le dernier et qui n'a échappé à la mort que par miracle. Au milieu des émotions poignantes, que cause la lecture de cette lettre, nous n'avons pu nous empêcher d'admirer le talent remarquable qui l'a dictée. *Rev. Canad.*

CORRESPONDANCE DE QUÉBEC.

INCENDIE DU THÉÂTRE ST. LOUIS.

Près de 50 personnes périés dans les flammes !!!

M. LE RÉDACTEUR,

Il y a donc encore des pages de sang et de deuil au livre des destins de notre malheureuse cité.... Partout, après cinq années signalées chacune par quelque horrible désastre, nous commençons à respirer enfin sur les débris amoncelés de nos malheurs récents. Nous espérons qu'il ne restait plus de larmes au fond de la coupe de nos douleurs ; nous l'avions tant de fois épuisée.... En 1840, une partie du Cap-Diamant s'écroule sur près de 50 infortunés dont les habitations ceignaient sa base ; en 1843, un terrible incendie dévore en quelques heures les richesses d'un des plus beaux quartiers de la ville, celui du Palais ; là aussi la mort avait marqué quelques victimes aux sombres lueurs qui l'accompagnaient. Enfin, l'an dernier, deux calamités épouvantables et dont le bruit et la grandeur ont excité les sympathies du monde entier couvrent la ville entière d'un sombre voile de deuil, que perçait à peine, il y a deux jours encore, un faible rayon d'espérance et de consolation. Le glas anniversaire n'a pas encore cessé de nous appeler sur la tombe de ceux dont le triste sort rendit plus horribles encore les désastres des 28 mai et 28 juin, 1845, et déjà son lugubre tintement est couvert par les cris éplorés d'une désolation nouvelle et encore plus grande.

En effet, l'horreur de la calamité dont tout Québec a été témoin, dans la soirée de vendredi dernier, n'a jamais été égale dans cette hémisphère, et ne saurait être surpassée. Les extraordinaires publiés, samedi, par la presse de cette ville et qui vous sont sans doute parvenus, vous ont fait connaître l'ensemble des faits, mais avec plus ou moins d'inexactitude. Je vais essayer de les vérifier et de vous donner quelques détails sur l'exactitude desquels vous devez d'autant plus compter que j'ai tout vu de mes propres yeux, et que j'ai moi-même échappé providentiellement et le dernier de tous du théâtre du désastre, après un effort infructueux, pour parvenir une troisième fois auprès des malheureux dont les cris déchirants appelaient des bras amis à leurs secours.

C'est dans l'ancien manège, situé près de l'emplacement où s'élevait encore en 1830 le vieux château Saint-Louis, et transformé aujourd'hui en salle de spectacles, que s'est passée la scène dont ma plume impuissante se refuse à peindre l'horreur. Cette bâtisse, formant un parallélogramme d'environ cent quarante pieds de longueur sur cinquante de largeur, est percée, sur ses plus longs côtés seulement, d'ouvertures d'environ trois pieds de haut sur deux de larges. Un tiers à peu près de l'édifice était occupé par la scène : les deux autres tiers, réservés aux spectateurs, étaient presque entièrement disposés en loges qui s'élevaient graduellement en amphithéâtre jusqu'au fond de la salle. Ces loges n'étaient autre chose qu'une suite de bancs à dossiers, recouverts de flanelle et disposés parallèlement sur toute la longueur des loges, avec une étroite allée au centre, et elles étaient appuyées sur un faible plancher qui reposait lui-même sur un échafaudage continu et peu solide. Le devant des loges était élevé de quelques pieds seulement au-dessus de la boîte des musiciens dont il n'était séparé que par un passage de 4 ou 5 pieds. Les ouvertures ou fenêtres dont j'ai déjà parlé, au nombre de dix de chaque côté, se trouvaient à 18 pieds du sol, à l'extérieur du côté du sud ouest et à environ 30 pieds du côté du nord est. Une porte de 7 pieds sur 3 communiquait au passage dont j'ai parlé en dernier lieu par un autre passage à moitié couvert, et se joignait à angle droit avec le premier.